

Assigné à résidence



*Aphasie... et les maux
pour le dire.*

Frédéric Moreux

Frédéric Moreux

Assigné à résidence

Aphasie... et les maux pour le dire.

© Frédéric Moreux, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6445-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Remerciements

Je tenais à remercier toutes les personnes du corps médical qui ont œuvré pour que mon aphasie ne soit plus maintenant qu'un lointain souvenir.

Les neurologues :

Docteur Loiseau

Docteur Sibon

Docteur Aupy

Docteur Laporte

Docteur Ouallet

Les orthophonistes :

I.Gonzalez

I.De Gabory

S.Noulez

L'ergothérapeute :

C.Bolinchés

Les Médecins :

Docteur Lamothe

Docteur Valléjo

Les infirmiers et aides-soignants du CHU de Pellegrin et de la clinique des Pins Francs.

À Nicole et à ma bonne étoile.

« L'assignation à résidence est une mesure décidée par une autorité administrative ou un jugement imposant à la personne de résider dans un lieu déterminé. Cette décision impose à la personne qui en fait l'objet de se présenter régulièrement auprès des services concernés... »

Google. Droit et finances.

Avant-propos

Je savais naturellement que la vie nous réserve souvent des surprises, et que s'il est très facile de gérer les bonnes, les mauvaises nous donnent davantage de fil à retordre. Et pourtant, l'empreinte que laissa dans ma mémoire ce mois de novembre 2013 y restera marquée de manière indélébile. Suite à un AVC, je perdis progressivement toutes mes capacités d'écriture, de lecture, l'usage de la parole et une partie de mon champ visuel. Après une lente descente aux enfers vint le temps de la reconstruction, de la rééducation, de ce fil à retordre.

Ce récit, bien que romancé, est un témoignage fidèle quant aux dates, lieux, personnes et événements qui ont jalonné mon expérience d'aphasique. Il est également le reflet d'une situation personnelle dans des conditions très particulières, et ne pourrait être considéré autrement, surtout pas comme une règle qu'il suffirait d'appliquer. Par contre, il a pour but de mettre en lumière (et de remercier) tous les acteurs qui ont permis de faire en sorte que vous lisiez ces lignes aujourd'hui, et de pouvoir aider de quelque manière que ce soit les patients, leurs familles, les aidants ou les équipes de rééducation.

Avoir été très tôt entouré et soutenu par ma famille a été l'un des premiers éléments qui a réussi à apaiser l'impact émotionnel et le handicap généré par cet accident vasculaire. Leur soutien du début et leurs encouragements pendant les mois qui suivirent ont révélé l'aspect indispensable et primordial de l'empathie qu'ils m'ont sans cesse démontrée. Outre l'aspect purement médical et neurologique, la prise en charge immédiate au sein de l'hôpital par une orthophoniste, ce docteur des mots, me semble avoir été également une condition nécessaire pour que, dans un environnement devenu alors inaccessible par le langage oral ou l'écriture, quelqu'un s'attache tout de suite et de manière efficace à « retordre le fil », et par là même à me redonner du courage. C'est enfin, bien sûr, grâce à un travail laborieux et continu que, peu à peu, un grand nombre de mes difficultés se sont estompées, en dépit des écueils que pouvaient représenter la lassitude ou la résignation. Ainsi, après plusieurs années de rééducation, d'efforts et de progrès (fulgurants au cours des trois premiers mois), je continuais toujours à travailler, résistant continuellement à l'appel grandissant

d'un canapé confortable et de la télé allumée sur des programmes faciles. Si je sais maintenant que rien n'est jamais acquis pour toujours, pas même la simple capacité de dire des mots ou d'énoncer une phrase simple, j'ai appris aussi qu'il était indispensable de se faire violence et de lutter contre l'assoupissement cérébral et intellectuel. C'est la clef pour progresser et récupérer une partie du terrain perdu. Faire des mots croisés ou des mots fléchés, travailler la logique avec des logigrammes (dans tous les bureaux de tabac ou papeterie) ou des Sudoku, faire des casse-tête, chercher systématiquement le sens d'un mot inconnu dans un dictionnaire, ne pas avoir recours d'emblée à son smartphone ou internet pour retrouver le nom d'un artiste ou d'une célébrité mais commencer par le chercher dans sa mémoire, tenter de les connecter avec des lieux, des événements, des moments de son propre vécu... Toutes ces activités cérébrales qui permettent de stimuler nos neurones. Notre cerveau, ainsi que tout le reste de notre corps, a besoin de l'oxygène et de l'exercice que l'on peut trouver dans une activité physique quotidienne. Quel que soit l'effort fourni et quelle que soit l'activité exercée, il est important de se souvenir que, si l'on ne récolte que plus tard les fruits de son investissement, on éprouve néanmoins une très grande satisfaction juste après l'avoir effectuée !

1

Novembre 2013. Les vacances de Toussaint touchaient à leur fin. Trois jours s'étaient écoulés depuis que, armé d'une perceuse, puis d'un perforateur à percussion, j'avais essayé et réussi (mince victoire en quatre heures passées dans la poussière et la sueur) à percer quatre trous dans un mur qui aurait fait pâlir un casseur de coffres, afin d'y suspendre quatre meubles de cuisine. Deux jours de congé me séparaient encore du retour au collège où j'enseignais l'anglais depuis cinq années. Mais ce dimanche soir là marqua le début des hostilités, bien que je n'en fusse pas alerté tout de suite.

Elles prirent la forme sournoise – et le nom barbare - d'hémianopsie inférieure droite : aucune douleur, mais une altération du champ visuel qui n'occasionnait pas de changement notable dans mon quotidien, une fois replacé le nécessaire du petit-déjeuner au centre de mon set de table, évitant ainsi que tous les éléments ne soient exagérément serrés sur le quart supérieur gauche, donnant à ma tasse de café une plus grande espérance de vie. Pas de quoi s'alarmer outre mesure. Le danger était plus discutable lorsqu'il fallut prendre la voiture, accompagné de ma femme et de mes deux filles. Poursuivant toutes deux leurs études en prépa scientifique au lycée Montaigne à Bordeaux, ma femme et moi avions pris l'habitude d'effectuer les vingt-cinq kilomètres qui nous séparaient de notre domicile pour les reconduire en fin d'après-midi, jusqu'au prochain week-end où nous aurions peut-être le plaisir de les revoir. Dès les premiers kilomètres, ma femme trouvait que ma conduite montrait un déport régulier sur le côté droit de la chaussée, et, je le reconnais volontiers aujourd'hui, était beaucoup moins souple et assurée que d'ordinaire. En ce début de soirée, la pluie avait cessé, laissant la chaussée glissante se miroiter dans la nuit comme un vaste miroir d'eau que seules quelques voitures venaient de temps à autre éclairer, puis rompre en de grandes gerbes de bruine. Nous arrivâmes à destination sans encombre, mais le chemin de retour fut beaucoup plus préoccupant :

— Fred, t'as pas vu qu'il y avait un stop ? Qu'est-ce qu'il t'arrive ce soir ? Fais attention, s'il te plaît...

— Ouais, ouais... J'aime pas trop conduire de nuit quand la route est glissante. Nicole, tu veux bien ouvrir un peu ta fenêtre pour désembuer ton côté ? En plus, depuis que l'on doit partager les voies de circulation avec les trams, ça a vraiment changé les abords du centre-ville ! Tu te rappelles les quais y'a vingt ans ! Ils ont fait un super boulot mais ça n'aide en rien les gens du coin ! Et c'est loin d'être fini ! Cela dit, y faut r'connaître que Juppé a vraiment changé le visage du centre-ville de Bord...

Je n'eus pas le temps de finir ma phrase :

— Rouuuuge ! C'est rouge ! T'as pas vu le feu ?

Décidément, ce soir c'est un festival !

Non, je ne l'avais pas vu. Heureusement, il y avait eu, ce soir-là, plus de peur que de mal mais, la frayeur passée, un sentiment d'incompréhension mêlé d'un brin d'agacement de ne pas avoir vu ce feu qui semblait tellement évident commença à me tarauder. Une attention exacerbée portée à ma conduite devint alors ma compagne de route pendant le reste du trajet de retour. Elle l'est encore aujourd'hui, trois ans plus tard.

Un simple paquet de copies à corriger en 24 heures était ce qu'il me restait à faire pour pouvoir reprendre les cours de manière sereine, avec la satisfaction du devoir accompli. Je n'aurais plus alors qu'à mobiliser toute mon énergie à attendre le mardi suivant et les deux heures de cours en section SEGPA. Les dernières, juste avant les vacances, avaient été particulièrement éprouvantes au regard de la tension et de la fatigue que, exceptionnellement, j'avais ressenti à la récréation de dix heures : une légère nausée et un état de fièvre. Peut-être les prémices de quelque désordre plus sérieux, mais je n'en savais rien alors.

Assis à mon bureau, je commençai donc à corriger. Oh, il ne me fallut qu'un court instant pour me rendre compte du dysfonctionnement dont j'étais l'objet. À chaque copie, je me retrouvais contraint d'utiliser mon effaceur et mon stylo rouge alternativement pour corriger (voire pour valider) chacune des propositions écrites par les élèves : mon stylo ratait systématiquement sa cible ! De manière inopinée, d'un bon centimètre, il m'obligeait ainsi à m'arrêter régulièrement, comme s'il avait choisi de son propre chef (las d'obéir à une habitude séculaire : je vise, je pose, j'écris) de se révolter. Comme tout un chacun dans les mêmes circonstances (je suppose), je mis rapidement mes déboires sur le compte de la fatigue, ce que les incidents et mes « écarts de conduite » du